

Descartes mystique

Le cerveau en feu de M. Descartes, de Michaël Lachance, Triptyque, 136 p.

Guillaume Asselin

Number 246, Fall 2013

Actualité de *Parti pris*

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70137ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Asselin, G. (2013). Review of [Descartes mystique / *Le cerveau en feu de M. Descartes*, de Michaël Lachance, Triptyque, 136 p.] *Spirale*, (246), 14–15.

Descartes mystique

PAR GUILLAUME ASSELIN

LE CERVEAU EN FEU DE M. DE/CARTES

de Michaël Lachance

Triptyque, 136 p.

Tu es ce fantôme qui passe par des chambres de feu

On connaît le Descartes philosophe, auteur du fameux cogito qui est à la philosophie ce que l'équation d'Einstein ($E = MC^2$) est à la physique. On connaît le Descartes mathématicien, inventeur du fameux plan cartésien dont chaque écolier a dû porter la croix, forcé de caser le monde suivant les nocs de l'abscisse et de l'ordonnée, où les chromosomes X / Y se voyaient réduits à n'être plus que de simples coordonnées à l'usage des géomètres. On connaît moins, cependant, le Descartes rêveur, le Descartes visionnaire, le Descartes psychonaute. Avant de rédiger son *Discours sur la méthode*, « véritable coup d'État dans la pensée philosophique du XVII^e siècle », Michaël Lachance nous rappelle ici que le jeune homme, l'esprit enflammé par l'excès de tabac, fit trois songes dans la nuit du 11 novembre 1619, dont il a consigné les images dans un petit registre en parchemin. Si le manuscrit original en a été perdu, l'essentiel en a été restitué par le compte rendu qu'en donne Adrien Baillet dans sa *Vie de M. Descartes*, publié en 1691.

LA NUIT OBSCURE OU L'ENVERS DU COGITO

C'est sur la base de ce compte rendu que Michaël Lachance s'emploie à revisiter cette suite de songes incandescents dont il propose une « reconstitution poétique » partagée en deux voix : celle du narrateur, parlant du philosophe à la troisième personne ou l'interpellant directement en le tutoyant ; et celle de M. De/cartes (écrit avec un s long afin de distinguer ce personnage de rêve et de fiction du Descartes historique), mise en retrait afin de la distinguer de la parole de son commentateur-interlocuteur. La thèse de Lachance est aussi simple que saisissante : l'invention du cogito que l'Histoire a fait passer pour une des plus hautes conquêtes de la pensée constitue en fait

une réaction de défense, un réflexe panique et pusillanime devant l'Abîme entrevu en songe. Franchissant les portes de corne et d'ivoire, se réveillant dans son rêve, le philosophe aurait vu « la matrice qui nous relie tous », la mer sombre de conscience où l'âme se dissout et s'ensouche simultanément — et n'en aurait pas supporté la révélation.

Le cogito et le système philosophique qui en découlera constitueraient, à cet égard, une tentative désespérée de conjurer les fantômes et les visions qui auront fait si dangereusement vaciller le socle fondamental de l'être, ce que le philosophe croyait avoir identifié comme l'inébranlable assise de l'esprit. À cette « connaissance par les gouffres » (Henri Michaux) qui s'offrirait à lui, il opposera le savoir étriqué du rationalisme ; contre les *Illuminations* que Rimbaud tirera de sa *saison en enfer*, contre les fulgurances jaillies de cette *Nuit obscure* que Saint Jean de la Croix mettra en poème, il érigeria le barrage de ses axiomes et de sa « méthode », se retranchant dans le réduit schizoïde de la pensée diurne, en haine des domaines de l'Ombre.


LE DÉMON DE LA RAISON

Ce « délire philosophique a décidé du destin de l'Occident, a provoqué un durcissement de la raison », écrit Lachance. Nous sommes tous les héritiers de Descartes qui, en barrant la voie du rêve, a enfermé

MICHAËL LA CHANCE

LE
CERVEAU EN FEU
DE
M. DE/CARTES



 Triptyque

le sentiment d'exister dans l'autisme de la conscience spéculaire. « Il faut l'espace mental d'une civilisation pour forger le soi : mon sentiment d'exister est tributaire de la conscience-miroir forgée par Descartes ». Piégés de ce côté-ci du miroir, nous avons perdu le chemin et la mémoire de l'accès au pays des merveilles, esclaves de l'esprit de géométrie où s'est tapi le Malin Génie. Le véritable maître des illusions c'est celui qui, en nous retenant dans le cercle de fer de la rationalité, ne nous livre plus qu'à une vie mutilée, déréalisée. « Le Démon est dans la Raison » qui s'enivre de ses projections et s'éprend d'elle-même — exilant l'esprit, dont elle a pris possession, dans un asile d'abstractions.

En refusant d’embrasser l’autre versant de la conscience qui s’offrait à son exploration à travers le défilé des visions, le philosophe chute dans le mirage dualiste, entraînant l’Occident à sa suite. Optant pour l’Arbre de la Connaissance, il se coupe de l’Arbre de Vie faseyant comme une flamme dans les entrailles secrètes du songe. Le *je* pensant est à jamais amputé du monde et des sources du Vivant. Naguère bruissant de voix, fourmillant de forces et de dieux, peuplé de présences, l’univers ne lui apparaîtra plus que comme une étendue de matière inerte, où l’Âme du monde n’est plus qu’un cadavre bon à fouler sous les bottes. Aux yeux des mécaniciens et des mathématiciens, l’existence n’est rien de plus qu’une équation : les animaux ne sont-ils pas eux-mêmes réduits, sous le sortilège de la Raison réifiante, à n’être plus que des « machines », simples assemblages de ressorts et de poulies dépourvus de sensations réelles ?

LE BAPTÊME DE FEU

À quoi ressemblerait aujourd’hui le visage de l’Occident si le philosophe s’était engagé jusqu’au bout de la voie du rêve qui se déployait devant lui ? C’est la question à laquelle Lachance tente de répondre en nous introduisant dans la tête d’un Descartes hésitant sur le seuil des mystères, en proie au doute radical suscité par des visions qui le font soudain basculer dans « *l’interstice des mondes* » ouvrant sur de « *nouveaux séjours* ». Le sentiment qu’il avait de son *moi* s’évapore alors qu’il se découvre sous la coupe d’un esprit beaucoup plus ample que le sien, dont témoignent les mystiques : « *je suis pensé, plus que je ne pense, par une pensée qui n’en est pas une. Je suis rêvé par un songe* ». Le corps lui-même n’apparaît plus que comme le résultat d’une crispation de l’esprit, qui n’est lui-même qu’un fantôme fourvoyé dans un théâtre de reflets sans consistance, un pli dans le voile de *Mâyâ* : « *Je suis cela, un ocelle aperçu dans le voile de l’illusion* ».

Démembrée sous les flux et les courants d’intensité qui la traversent et l’incendient, sa psyché vole en éclats : « *Ma tête est une chambre de miroirs brisés* », observe le philosophe assistant, impuissant, à la mort de son *moi*. Comme l’Inanna du mythe mésopotamien, forcée de se dévêtir au fil de sa descente aux enfers, le philosophe est tenu de sacrifier

tout ce à quoi il s’était identifié, afin d’accéder au vide originel qui sous-tend le réel et les phénomènes dont l’esprit agité ne perçoit que l’écorce, le corps grossier. Mais, comme peuvent en témoigner ceux qui se sont essayés à la méditation, « *[s]e mettre l’esprit à nu est assurément plus difficile que de brûler sa maison !* » Il lui faut pourtant « *entr[er] dans le feu afin d’éprouver [s]es attachements* », mourir plusieurs fois au cours de « *cette traversée vers l’autre rive de soi* ». C’est le quatrième songe, dont Lachance imagine que le philosophe ne serait jamais revenu. Portraiture en « *rêveur fantomal* », il y est présenté comme un mort qui rêve. Ignorant de son état post-mortem, il erre dans une sorte de *bardo*, cet entre-monde que les bouddhistes tibétains définissent comme un espace purement psychique séparant la mort de la réincarnation. C’est le lieu où, libérée du voile de la matière, l’imagination prend corps, littéralement, de sorte que le sujet est directement confronté à ses propres projections.

LE VIVIER DES IMAGES

Dans un cinquième et dernier songe, l’essayiste transporte le philosophe en pleine jungle tropicale où il le fait s’initier au chamanisme. Bien loin de son poêle et de ses quartiers d’hiver, le voici en train d’ingurgiter une décoction d’écorce et de liane *ayahuasca* aux effets psychotropes transformant la pensée en un « *neuroscope* » à travers lequel le monde se métamorphose en un fabuleux ondolement de formes et de couleurs étincelantes. Faisant sauter la cage de verre de la conscience égoïque, la *medecina* sacrée ravive le lien originel de l’esprit à la forêt, aux animaux et aux rivières dont il s’était exilé. « *[L]a plante est un œil* » qui lui ouvre « *de nouvelles fenêtres sensorielles* », à la faveur desquelles il accède à « *une vie plus vaste* » où tout apparaît intimement intriqué. « *Tu entrevois la terre comme un ciel plus dense. Tu vois avec ton ventre contre le sol ! Oui, tu penses avec la terre !* » S’attachant au chant sifflé de l’*Uwishin* — c’est le nom que les Shuars (auparavant appelés Jivaros) donnent à leurs chamanes —, il retrouve la mobilité des gestes libérateurs et la mémoire des souffles fossilisés sous la coque des concepts.

C’est un vibrant éloge de l’imagination que nous livre ainsi Lachance en se saisissant du moment cartésien pour le faire

basculer du côté de la création et de la rêverie visionnaires, récrivant l’histoire de la pensée occidentale du point de vue de l’écologie intuitive des cultures autochtones : « *L’imagination fait mieux que la Raison lorsqu’elle traverse l’esprit d’un homme : elle en extrait des fulgurances qu’elle fait passer dans l’esprit de tous. Elle entre aussi dans les cœurs pour en tirer des étincelles, comme celles que l’on obtient en frappant des cailloux* ». Aux spéculations hâves et spleenétiques des philosophes, l’essayiste oppose l’enthousiasme des poètes qui « *créent le monde qu’ils perçoivent* » en le faisant advenir par la parole et en donnant corps aux images qui les visitent en songe. Ce qu’il fait d’ailleurs lui-même admirablement, en parsemant cette méditation de belles trouvailles à quoi l’on reconnaît qu’il s’est lui-même aventuré aux antipodes de la conscience, passant de *l’autre côté* dont il rapporte de véritables joyaux. Ceux-ci brillent devant l’œil de l’esprit comme ces figures extraites du *Traité de l’homme* (1648) qu’il a judicieusement isolées et détournées pour en émailler ce recueil, obéissant à la logique anachronique qui préside au rêve. Illustrant le mécanisme des songes sur le modèle des travaux de dissection conduits par le philosophe-chirurgien sur des cerveaux humains, toutes s’ordonnent autour de la glande pinéale — rayonnant comme un pépin de feu. Identifiée par la physiologie mystique à l’organe de la perception visionnaire, elle apparaît tour à tour comme une fleur, une amande ou une flamme dans « *l’amande matricielle* » du songe qu’il s’agit de fendre afin de mettre à nu « *le noyau souverain de l’être* », « *où l’imagination s’imagine* ».

Je pense à cet œuf trônant comme une noix ou une châtaigne où se serait condensé l’univers que l’alchimiste allemand Michael Maier a posé sur une table, devant un foyer, dans le VIII^e emblème de son *Atalante fugitive* (1617). Un homme, l’épée levée, comme suspendue à la solennité du moment, s’apprête à le fracasser, suivant l’injonction de la légende sous-titrant la gravure : « *Prends l’œuf et frappe-le avec un glaive de feu* ». C’est l’essence même du geste poétique qui trouve et embrase le cerveau pour que monte enfin, affranchi des geôles de la Raison, le chant de la blessure capable de donner des poumons à l’imagination et de faire s’écouler la sève du songe de ce côté-ci du monde. ┘